**L’IMPÉRATRICE EUGÉNIE, COMPIÈGNE ET LA MODE**

(1826-1920)

**EUGÉNIE AU PALAIS DE COMPIÈGNE**

À Noël 1852, Eugénie de Montijo et sa mère sont invitées par l’empereur au château de Compiègne. Au cours d’une promenade dans le parc, la jeune fille remarque une feuille de trèfle parsemée de gouttes de rosée. Napoléon III envoie le comte Bacciochi commander un bijou en forme de trèfle constellé de diamants qu’il offre à l’élue de son cœur quelques jours avant l’annonce officielle des fiançailles.

Le couple impérial séjourne au palais quelques mois après son mariage et surtout après la fausse couche et le voyage officiel en province qui laissent l’impératrice très fatiguée.

Comme aux Tuileries ou à Saint-Cloud, Eugénie qui a la « manie tapissière » fait réaménager salons et appartements privés. Aimant l’art asiatique, elle fait remplacer le mobilier Empire du salon de thé par des meubles de laque rouge du XVIIIe siècle et quatre tapisseries de la « tenture chinoise » et du « costume turc ».

**Les « séries » de Compiègne**

La cour y séjournait de trois à six semaines en novembre et en décembre. À partir de 1856, organiser les séries où l’on invitait hommes politiques, artistes, écrivains, savants, gens du monde, étrangers et élégantes était selon le mot d’Eugénie : « le problème du chou, de la chèvre et du loup ». Il fallait dresser les listes d’invitations en tenant compte des susceptibilités, des rancunes, des incompatibilités, des jalousies etc. Les convives recevaient une lettre d’invitation signée du grand chambellan et empruntaient un train spécial jusqu’à la gare de Compiègne. Des voitures les conduisaient au château où des huissiers les menaient vers leurs appartements meublés simplement et prenaient commande de ce qu’ils désiraient pour le petit déjeuner. Certains convives n’étaient guère satisfaits de leur chambre : à la question de l’impératrice lui demandant si son logement lui convenait, le peintre Thomas Couture répondit qu’il ressemblait à la mansarde de ses débuts. Et que dire de la frayeur de la dame réveillée par le coassement de grenouilles ? Elle occupait la chambre attribuée la semaine précédente à Louis Pasteur qui y avait poursuivi ses recherches sur les batraciens.

Le premier soir avait lieu la présentation aux souverains et le repas de réception. Durant ce séjour d’une semaine, l’étiquette était réduite. Seule obligation : assister au dîner. Parmi les activités proposées (on n’était pas tenu d’y participer), la chasse à courre qui s’achevait par la curée dans la cour du palais, l’excursion au château de Pierrefonds, même avant qu’il soit restauré par Viollet-le-Duc, les promenades en forêt, le thé avec l’impératrice. Un texte de propagande rédigé par Napoléon III en 1868 l’évoque : « A Compiègne, rien n’est plus attrayant que ce qu’on appelle un thé de l’impératrice. Elle aborde avec une égale facilité, dans ces réunions peu nombreuses, les sujets les plus élevés et les questions les plus familières. La nouveauté de ses aperçus, la hardiesse, la témérité même de ses opinions vous saisissent et vous captivent. Son langage, quelquefois incorrect, est plein de couleur et de mouvement. »

Les soirées voient se succéder représentations théâtrales avec des comédiens venus de Paris, bals, tableaux vivants, charades où on se déguise pour jouer des scénettes, etc. et le feu d’artifice du 15 novembre -jour de la Sainte-Eugénie. L’impératrice aimait beaucoup le théâtre, drames et tragédies surtout, qui lui faisaient verser des larmes. Elle sélectionnait les spectacles parmi les pièces proposées par le comte Bacciochi, surintendant des théâtres de la cour, mais les critiquait vertement quand elles étaient d’un intérêt médiocre. Le marquis de Massa s’y illustra avec une revue à grand spectacle *Les Commentaires de César* jouée par une troupe d’amateurs dirigée par la princesse de Metternich, épouse de l’ambassadeur d’Autriche et où le prince impérial interpréta le rôle d’*Avenir*.

Est-ce à Compiègne que la dictée de Mérimée vit le triomphe de ce diplomate qui ne fit que trois fautes d’orthographe (contre 24 à Dumas fils, 62 à Eugénie et à 75 Napoléon III) ?

Si les souverains s’amusent en organisant des jeux enfantins comme les « rallyes-papers », certains invités, flattés d’avoir été conviés, dissimulaient mal leur ennui ou leur agacement. Eugénie aimait les escapades risquées mais escalader des rochers sous la pluie n’était pas forcément du goût des « privilégiés » qu’elle avait désignés pour l’accompagner. Ces distractions innocentes, quoique pas toujours du meilleur goût, ont alimenté la critique. Dès 1858, Eugénie réclame leur maintien sous forme d’une pétition signée par ses invités, alors que l’empereur pensait les supprimer. Dans ses *Souvenirs*, Pauline de Metternich évoque les soirées tant critiquées par une certaine presse. La malicieuse autrichienne les avait surnommées « Sodome et Gomorrhe ». Lorsque le chambellan de l’impératrice tournait la manivelle du piano mécanique qui écorchait les oreilles des mélomanes, et que « deux couples se mettaient à tourner dans le salon, tandis que les autres, échoués sur des banquettes, baillaient à se démettre la mâchoire, nous ne manquions pas [avec l’ambassadeur de Prusse] de dire tout bas d’un ton navré et en levant les yeux au ciel : " Sodome et Gomorrhe !" ».

**EUGÉNIE ET LA MODE**

Jeune fille, Eugénie de Montijo s’y était intéressée comme toute personne fortunée menant une vie mondaine et ses séjours à Paris n’avaient pu qu’accentuer ce penchant. Comme sa sœur aînée avouait « l’amour des chiffons », parler mode avec elle qui vit à Madrid, constitue une distraction et maintient les liens. Dans une lettre d’octobre 1849, elle raconte ses démêlés avec modiste et couturière :

« J’ai déjà commandé chez Palmyre les robes et chez Barenne les chapeaux : elle m’a entourée dès que je suis entrée chez elle et, sans me laisser respirer, elle voulait nous faire des choses étourdissantes, merveilleuses, enfin, bon gré, mal gré, elle te fait deux chapeaux au lieu d’un et moi qui suis pauvre comme Job dans ce moment, deux autres ; elle prétendait que je lui faisais des infidélités et il a bien fallu la désabuser, hélas ! C’est une maîtresse tyrannique et je n’entre là que pour recevoir des plaintes qu’il faut apaiser. Je suis dans la position d’un amant qui n’aime plus beaucoup et n’ose rompre : c’est terrible, cette position vis-à-vis de ma chère maîtresse Mme Barenne. Quant à Palmyre, c’est bien une autre histoire : la révolution leur a volé toutes les idées. Je lui porte la dentelle, elle voulait la remettre sur du tulle jaune ; je lui ai dit que tu l’avais ôtée parce que tu t’en étais lassée et non parce qu’elle était usée ; je ne faisais que dire : il faut quelque chose de nouveau pour elle, non vu à Madrid, une femme qui fait la mode ne peut l’imiter, enfin après deux heures de débat, nous sommes convenues de choses que je ne veux pas te dire pour te laisser la surprise. Je suis sûre, tu en seras contente, je vais acheter de la poudre à se peindre pour quand nous aurons nos perruques poudrées et des peignes en acier. »

Après le mariage, elle lui écrit le 6 avril 1853 : « Aujourd’hui Mme Ode m’a apporté des chapeaux divins. J’en ai trouvé deux si jolis que je les ai commandés pour toi et je pense d’ici quelques jours te les envoyer. Elle en fait pour moi d’exactement pareils. Ainsi tu pourras les mettre pour les courses de chevaux à Madrid et moi à Paris. […] Demain je verrai des tissus de chez Delisle et s’il y en a un très joli je te l’enverrai. Tu vois que, bien qu’en cage, je puis faire à peu près tes commissions. » Elle ajoute cependant : « Très souvent je pense à toi quand on m’apporte des robes à choisir, car j’en ai tant qu’il m’arrive la même chose qu’aux enfants qui mangent beaucoup de confitures, j’en suis dégoûtée, et très souvent je choisis ce qu’il y a de plus laid à force de voir de jolies choses. »

Citons quelques fournisseurs en 1853. Sa robe de noces en velours blanc vient de chez Mme Vignon ; son amazone de chez Schraeder ; son trousseau a été confectionné par Mmes Vignon, Fauvet et Palmyre. Celle-ci continue de lui vendre des toilettes du soir. Les petits costumes viennent de chez Laferrière, les manteaux et autres vêtements de chez Mlle Félicie. Mlle Ode, puis mesdames Virot et Lebel fournissent les chapeaux.

Dans l’intimité, Eugénie s’habille simplement d’une jupe de faille ou de laine noire retroussée sur un jupon rouge avec une tunique rouge serrée à la taille par une ceinture. Lorsqu’elle sort en voiture, elle couvre cette tenue d’un manteau élégant et arbore un joli chapeau. Elle s’habille en blanc pour l’été. Les robes, décolletées pour le soir, sont en velours rouge l’hiver, en satin blanc l’été avec quelques bijoux dont le trèfle d’émeraudes et diamants et les boucles d’oreille de Marie-Antoinette offertes en cadeau de mariage par Napoléon III car elle avait un culte pour celle-ci.

Bien que surnommée « l’impératrice de la mode », « fée chiffon », « Falbalas Ie », Eugénie qui avait pris plaisir à lancer des modes au début du règne, lorsqu’elle parvenait à imposer son goût à ses fournisseurs et par goût du travestissement, continue par devoir, afin de tenir son rôle de représentation. Elle lança les fleurs artificielles pour orner les chapeaux et les corsages. Elle a longtemps apprécié la crinoline pourtant moquée dès 1856 (notamment dans une pièce *Les Toilettes tapageuses).* C’était pour elle un moyen de s’inspirer des toilettes de la reine Marie-Antoinette. L’impératrice accepte d’étrenner les nouveautés introduites avec son accord (donner son nom à une couleur ou à un chapeau). Chacune était commentée dans les journaux de mode français et étrangers, américains surtout, et copiée. Ses origines espagnoles et écossaises expliquent la vogue du boléro, de la mantille et du tartan écossais, des dentelles noires associées jusqu’en 1860 à ses teintes favorites : lilas, bleu ciel, gris perle, rose, vert clair et jaune maïs. Son influence sur la mode est surtout sensible dans les robes de cour pour les dîners, les soirées, les bals, les sorties au théâtre, les cérémonies et réceptions officielles. Dentelles, rubans et fleurs qui ornent ses toilettes sont changés à chaque occasion.

On imita sa coiffure à bandeaux.

Sportive, elle adopte le petit costume avec des jupes courtes pour ses randonnées autour de Biarritz et le voyage en Savoie.

Ses « toilettes politiques » en brocarts, soies façonnées, ornées de dentelles et de rubans qui font vivre les industries de Lyon, Calais, Saint-Etienne doivent encourager production et commerce.

Les changements continuels de toilette, le défilé des couturières, modistes, bottiers sont bientôt vus comme des contraintes par l’impératrice qui ne s’attache pas à ses vêtements et les donne deux fois par an à ses femmes de chambre, lesquelles en font commerce. Son pied était si petit que ses chaussures étaient envoyées à l’orphelinat Eugène-Napoléon fondé avec les 600 000 francs votés par le Conseil de Paris pour lui offrir une parure de diamants en cadeau de mariage.

La mort de sa sœur en 1860 bouleverse Eugénie qui simplifie ses toilettes et adopte des couleurs moins éclatantes. Elle dirige la confection de robes sobres réalisées par une couturière qui travaille aux Tuileries.

Lorsque Pauline de Metternich arbore une robe de Worth lors d’un bal en décembre 1859, l’impératrice la trouve si belle qu’elle lui demande le nom du créateur convoqué dès le lendemain aux Tuileries. Le couturier impose ses idées à la souveraine, parfois à la demande de l’empereur soucieux de la prospérité des soyeux lyonnais et autres industriels du textile.

Eugénie, Mme de Metternich et Worth s’entendent en 1868 pour abandonner la crinoline et revenir à des robes droites plus près du corps.

**CHRONOLOGIE SOMMAIRE DES MODES FÉMININES**

1832 : 1e robe à volants égaux.

1839 : Apparition du jupon de crin.

1850-1858 : grande époque de la robe à volants, y compris aux manches pagodes.

Au début du Second Empire, apparition du jupon à cerceaux souples en fanons de baleine ou en osier cousus dans le tissu ou fixés autour de la taille par des cordons (système plus confortable que la superposition de jupons).

Les robes sont en deux parties : veste et jupe sont séparées.

Abondance d’ornements : franges, ruchés, ganses de velours, dentelles mécaniques, rubans de la couleur des motifs imprimés, appliques de passementerie, guirlandes de fleurs + le jais.

1856 : L’Américain W.S. Thompson obtient un brevet pour des cercles en lames d’acier flexibles reliés par des bandes de tissu qu’on appela *crinolines*. Leur diamètre ne cessa de croître.

1859 : Retour à une coupe épurée (ampleur vers l’arrière, manches collantes, coupe redingote ou princesse pour manteaux et robes de jour, couleur unie).

1862 : apparition de la dentelle sur les robes de jour.

1864 : robe-peplum avec un seul cerceau en bas et une découpe en tunique.

Années 1868-1870 : apparition des *robes à pouf,* pièce de tissu assorti à celui de la robe drapé en une seule pièce et fixé sur et à l’arrière de celle-ci, et des *robes à tournure* en vogue jusque vers 1888. La tournure est constituée de baleines métalliques horizontales qui ne soutiennent que l’arrière de la jupe qu’un système de cordons permet de relever et de draper vers l’arrière (appelée familièrement faux-cul).

**BIBLIOGRAPHIE**

Raphaël DARGENT, *L’impératrice Eugénie. L’obsession de l’honneur,* Paris 2017, Belin.

*Sous l’empire des crinolines,* Catalogue de l’exposition du Musée Galliera (29 novembre 2008- 26 avril 2009) Paris Musées et Actes Sud 2008.